

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François-Marie BUSSARD

Monsieur Henri Ghéon nous dit...

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1938, tome 37, p. 259-264

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Monsieur Henri Ghéon nous dit...

— Les lecteurs des « Echos de St-Maurice » n'ignorent pas votre activité littéraire. Dès 1920, si je ne me trompe, ils ont été tenus au courant de vos efforts artistiques sur le plan du théâtre chrétien. A maintes reprises les étudiants du Collège ont joué vos mystères ou vos drames. Les anciens gardent encore le délicat souvenir des représentations de vos œuvres auxquelles ils ont assisté : « La farce du Pendu dépendu » en 1921 ; « Saint Maurice ou l'obéissance » et « Les Aventures de Gilles » en 1922 ; « Le pauvre sous l'escalier » en 1924 ; « La bergère au pays des loups » et « Le petit Poucet » en 1926 ; « La merveilleuse histoire du jeune Bernard de Menthon » en 1927 ; « Le miracle de l'enfant bavard » en 1928 ; « Les trois sages du vieux Wang » en 1929. La semaine dernière ils ont eu à nouveau le privilège d'applaudir votre « Galant Barbe-Bleue », interprété avec tant de finesse et de bonne humeur par les comédiens de M. Paul Pasquier, « Les Compagnons de la Marjolaine ». Cette dernière circonstance m'invite à vous demander, cher Monsieur Ghéon, ce que vous pensez de la position du théâtre chrétien dans le monde catholique actuel.

— Il fut un temps non très lointain où le théâtre chrétien était méprisé aussi bien par le peuple fidèle que par le public profane — et il le méritait. Non seulement il n'y avait aucune place pour lui sur les scènes du siècle, mais encore sa situation au collège et au patronage, les seuls milieux où il eût survécu à sa propre insignifiance et à la désaffection des spectateurs, tendait vers le néant total. Il aura suffi de vingt ans pour lui rendre une dignité et même une faveur qu'il avait toutes deux perdues depuis quatre cents ans ou presque, c'est-à-dire depuis la dispersion au début du XVI^e siècle des Confréries de la Passion, car *Polyeucte*, *Esther* et *Athalie*, au XVII^e, faisaient figure d'exceptions. Ce résultat nous le devons d'abord à Paul Claudel dont les œuvres pourtant ont été peu jouées et moins peut-être encore en milieu chrétien que laïc. Mais il n'est pas indifférent que les œuvres dramatiques les plus neuves, les plus hardies et les plus hautes,

les plus difficiles aussi qu'ait vu naître notre temps (elles dépassent de cent coudées les réussites les plus accomplies du théâtre photographique et bourgeois) aient été composées par un catholique fervent, savant, nourri de la Bible, et des Pères, intraitable sur le dogme et incapable de la moindre concession. Son génie — il en a — impérieux, riche et profond, parfois obscur, parfois noué dans ses moyens d'expression, a imposé aux plus hostiles le respect de l'art dramatique chrétien auquel il a restitué, Dante nouveau, ses lettres de noblesse. Mais il n'a pas rétabli le contact entre la masse du peuple fidèle et le théâtre à son usage. Il fallait un plus humble effort, plus concret, et, si j'ose dire, plus pratique, la conquête lente, patiente, par une collaboration intime, par une prise directe sur lui, de ce public avili, désorienté, enlisé dans ses préjugés et qui, faute de nourriture spirituelle, se rabattait sur les cocktails indignes qu'on verse à tout venant dans les théâtres de boulevard. Cet effort, je l'ai fait. Je n'ai eu aucun mérite ; les circonstances m'ont porté et ma nature même m'a placé malgré moi sur le terrain qui convenait : ce besoin de simplicité, d'évidence qui fait que mon premier souci est de me mettre à la portée de ceux auxquels je m'adresse, grands et petits, de communiquer avec eux, de ne pas parler sans réponse. Je n'ai pas cru ainsi abaisser mon art. J'ai été chercher mon public dans ces collèges, dans ces patronages, au risque de me discréditer aux yeux des « purs », mes chers et exigeants amis de la *Nouvelle Revue Française* que j'avais fondée avec eux — ce qui advint. Ils sont en train d'en revenir. La partie a été gagnée. Que l'on m'entende bien ! La forme poétique de mon art chrétien ne s'est pas imposée partout ; certains milieux préféreront longtemps, toujours, la pièce à thèse, celle qui veut prouver quelque chose. Je ne veux rien prouver : je peins : c'est l'objet même du théâtre. Du moins, un besoin a été créé. Les *Compagnons de Notre-Dame*, les *Compagnons de Jeux* qui leur ont succédé dans le même esprit, les innombrables troupes d'amateurs qui les imitent sont sans cesse assaillis de requêtes pressantes ; chacun voudrait avoir une pièce sur son saint patron. Nous allons bientôt dépasser le modeste cadre où nous avons tenu à enfermer, à limiter nos premières ambitions et ce sont maintenant de grandes

célébrations qu'on nous demande. Le *Rosaire de France* à Lourdes, les *Grandes Heures* à Reims, le *Jeu de Saint Laurent du Fleuve* à Montréal, en cette seule année 1938, en témoignent. Sans nous, il est certain qu'on ne jouerait pas devant Notre-Dame le *Mystère de la Passion* d'Arnold Gréban et peut-être M. Cohen, à la Sorbonne, n'eût-il pas fondé le groupe des Théophilieus qui ressuscita avec tant de ferveur les « primitifs » du Moyen-Age. Le fait est donc acquis. Nous avons des œuvres, un public, une technique et des acteurs. Avons-nous réussi à conquérir les théâtres du siècle ? Tel n'était pas notre dessein. Il ne s'agit aucunement de substituer à leur répertoire profane un répertoire sacré ; il serait vite compromis, démonétisé comme l'autre. Nous nous réjouissons quand, d'aventure, une de nos œuvres y prend place ; ce n'est qu'un « à côté » de notre effort lequel perdrait sa pureté, sa signification essentielle s'il changeait d'atmosphère et composait avec cet art « quotidien » qui a contribué à l'abaissement du théâtre. L'art dramatique chrétien, lié au culte, aux fêtes liturgiques, ne saurait être un divertissement de tous les jours.

— *J'ai appris, par la lecture des journaux, que vos œuvres ont été représentées également devant des auditoires composés de personnes étrangères à nos croyances. Votre art étant un apostolat, croyez-vous qu'il est susceptible d'être accueilli comme tel et d'opérer de salutaires réactions ?*

— Votre seconde question n'a plus guère besoin d'un complément de réponse. Je vous ai précisé que mes essais sur les théâtres du siècle ne viennent qu'en second lieu dans l'ordre naturel de nos préoccupations. Il me plaît en effet parfois de m'adresser sur le terrain sacré à un public en majorité incrédule ; c'est que le sujet me l'impose, trop scabreux en lui-même pour convenir à de jeunes chrétiens. C'est ainsi que les Pitoëff ont monté la *Complainte de Pranzini et de Thérèse de Lisieux* qui a été bien accueillie. En savez-vous le résultat ? Une dame protestante, mais protestante libérée, a été convertie au catholicisme par cette audacieuse peinture du dogme de la Communion des Saints.

— *La seule énumération des titres de vos ouvrages révèle une activité prodigieuse. Mais un auteur dramatique doit être joué pour qu'il puisse se flatter d'atteindre les buts qu'il se propose. Je ne dresse pas de statistiques, mais il m'apparaît qu'aujourd'hui vous êtes l'auteur le plus « joué ». Quel a été l'apport de votre foi et de votre art au cours de cette année ?*

— A votre troisième question j'ai déjà répondu implicitement. Oui, une pièce doit être jouée pour vivre; mieux vaut même qu'elle soit mal rendue ou insuffisamment que pas du tout : le théâtre est un art d'échange. Peut-être exagérez-vous en me désignant comme le plus joué des auteurs dramatiques français contemporains. Très peu, je le répète, sur les scènes du siècle ; mais, je peux bien dire, presque partout ailleurs : en France, en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Suisse ; peu en Allemagne, peu en Italie ; beaucoup au Canada et beaucoup aux Etats-Unis. La vérité, c'est que j'ai peine à y suffire ; je ne parviens pas à traiter le quart des sujets qui me sont proposés. Aux célébrations que j'ai déjà citées joignez pour cette seule année la *Quête Héroïque du Graal*, un Parsifal français, romanesque et féerique, incarné par de grands routiers à la gloire de l'esprit de chevalerie dont notre époque a un si grand besoin.

— *Vous me dites que le Canada français vous a demandé une pièce sur saint Laurent. Et vous revenez précisément de ce pays lointain. Seriez-vous assez aimable pour me confier comment on accueillit votre nouvelle œuvre à Montréal ?*

— J'ai trouvé au Canada un accueil qui a dépassé tout ce que j'attendais. On y connaît et on y joue toutes mes pièces. Un groupement nouveau, les *Compagnons de Saint Laurent*, active encore le mouvement. Ce sont eux qui ont monté mon *Mystère de la Messe*, d'après Calderon, au Congrès Eucharistique National de Québec en juin dernier devant 125.000 spectateurs. Le *Jeu de Saint Laurent du Fleuve* avait été écrit pour eux et a réussi pleinement. Le champ est libre en ce pays profondément catholique et français pour un art chrétien ; car le public ne se dérange même plus pour les tournées dites parisiennes qui évoquent nos mauvaises mœurs ; elles nous font un tort

incalculable et on applaudit à tous les efforts qui présentent le vrai visage de la France, non son visage politique, mais son visage réel. Je compte y retourner bientôt.

— *Permettez-moi encore une question. Vous faites actuellement une tournée en Suisse romande avec les « Compagnons de la Marjolaine », et vous présentez au public le spectacle que ceux-ci ont eu l'immense joie de préparer, le « Galant Barbe-Bleue ». Mais n'y a-t-il pas rupture entre cette pièce de pure fantaisie et la généralité de votre œuvre théâtrale ?*

— Mon *Barbe-Bleue* vous étonne. Mais il n'est pas seul de son espèce ; j'ai composé depuis la guerre 50 pièces religieuses, mais 25 pièces profanes par surcroît. Un auteur a le droit de se divertir, d'exercer son métier pour le plaisir de temps en temps, autrement dit de prendre des vacances. C'est un moyen d'assouplir et de perfectionner son instrument ; son art religieux en bénéficiera. Vous n'ignorez pas que Calderon, Lope de Vega, Terso de Molina ont écrit de nombreuses comédies. C'est aussi un moyen d'apprêter le public du siècle, de lui prouver qu'on n'est pas plus bête que lui. A l'origine de mes efforts on trouve une conception poétique du théâtre : mes ouvrages religieux n'en sont que l'épanouissement sur un plan plus large et plus haut. Mais je ne m'interdis pas pour autant de servir à l'occasion la poésie sans autre préoccupation. Un dramaturge véritable doit être capable de traiter tous les sujets.

— *Etes-vous satisfait de votre séjour en Suisse romande et de l'interprétation du « Galant Barbe-Bleue » par les « Compagnons de la Marjolaine » ?*

— Mais, je suis enchanté de ma tournée en Suisse ! Je ne pouvais trouver un accueil plus ardent, plus compréhensif. J'ai été servi à merveille par les *Compagnons de la Marjolaine* et par mon ami Paul Pasquier. Souligner le goût de ses mises en scène est inutile, n'est-ce pas ? Le Vieux Colombier et la Petite Scène sur ce point n'ont jamais fait mieux. On a doté ma pièce d'une musique délicate et, quant à l'interprétation, elle a atteint à une perfection admirable ; il faut placer hors de paire la jeune actrice qui incarne Loyse, Madeleine Ozeray est dépassée :

on songe à Lucienne Bogaert, voire à Ludmilla Pitoëff. En vérité je crois que tout l'avenir du théâtre, même non chrétien, est entre les mains des troupes d'amateurs ; elles n'ont pas à se plier aux préjugés entretenus par les directeurs et les fabricants à la mode ; elles peuvent souffrir le luxe de représenter des ouvrages qui ne leur rapporteront rien. C'est avec elles, je l'avoue, que je collabore le plus volontiers, avec le plus de fruit et de plaisir.

A ces réponses que M. Henri Ghéon a bien voulu me donner avec son amabilité coutumière je n'ajouterai que quelques mots. Pendant près de quatre jours, entre les spectacles donnés par les « Compagnons de la Marjolaine » à Sion et à Porrentruy exactement, M. Ghéon fut l'hôte de l'Abbaye où il trouva de vieux et de nouveaux amis. Chacun put l'aborder simplement, sûr de recevoir de sa bienveillance souriante et de sa parfaite charité l'accueil le plus sympathique et le plus cordial. Et je me hâte de dire que personne ne voulut se priver du plaisir soit de l'entendre, soit de converser amicalement avec lui. Professeurs et étudiants eurent leur part, leur large part. M. Ghéon en effet leur prodigua ses attentions, lisant tour à tour ses œuvres, publiées ou inédites, aux grands élèves du Collège et aux petits, aux chanoines de l'Abbaye et aux novices. Il faut voir Ghéon, il faut l'écouter pour comprendre la ferveur qui l'anime, pour saisir la valeur de l'apostolat chrétien et artistique auquel il se voue avec un si réjouissant succès.

Merci, cher M. Ghéon, de l'honneur et du bien que vous avez faits en venant chez nous. Merci d'avoir accompagné notre ami Paul Pasquier et ses « Compagnons » dans leur tournée en Suisse romande car c'est à cette circonstance heureuse que nous devons d'avoir eu votre visite. Et merci enfin d'avoir accepté avec tant de bonne grâce de répondre aux questions que les lecteurs des « Echos » se sont certainement posées s'ils ont eu le privilège d'assister aux représentations du « Galant Barbe-Bleue ».

F.-M. BUSSARD